route en même temps que les fourmis qui ne les incommodent nullement. Ce sont des hôtes, des commensaux et des parasites qui vivent également dans la fourmilière. On peut en voir toute une série au Musée.

Un cas de mimétisme fort intéressant nous est fourni par un Longicorne: *Welleda congolensis Hintz.* Ce Coléoptère imite d'une façon frappante une fourmi nommée *Polyrhachis militaris F.* Même grandeur, même coloris, mêmes reflets. On trouve ce Longicorne isolément sur l'écorce de certains arbres visités par la fourmi en question. Chose remarquable: Le Coléoptère va même jusqu'à copier l'attitude des antennes de la fourmi qu'il imite; il les porte coudées vers le milieu et dirigées en avant, ce qui rend l'illusion plus complète encore. Ce cas nous fait voir encore une fois, combien le répertoire de la Nature, sous le rapport des genres de vie et des adaptations au milieu, est varié et inépuisable.

L'Araponga ou Sonneur de cloches.

Par **N. Funck.**

(Suite).

Watterton et *Schamburgk,* qui ont parcouru la Guyane, font également mention de cet oiseau. «Au milieu des vastes forêts de la Guyane», dit Watterton, «perché ordinairement sur les plus minces branches d'un Mûrier, on remarque le Sonneur de cloches, mais presque toujours hors de portée du fusil. Aucun son, aucun chant d'un oiseau quelconque, pas même celui du «Whipper Will» si clairement prononcé de l'Engoulevent de cette contrée, n'est capable de nous émouvoir autant que le son du Sonneur de cloches. Comme tant d'autres représentants de la gent ailée, il paie non seulement son tribut, par son chant, au soleil levant comme au soleil couchant, mais lorsque le soleil du midi a commandé le silence et fermé la bouche à toute la nature animée, ses cris métalliques retentissent encore au loin dans la forêt. On entend le son d'une cloche; puis, après une pause de quelques secondes, suit un nouveau coup de cloche et une nouvelle pause, puis un troisième, et ainsi de suite. Actéon interromprait sa chasse, Marie sa prière du soir et Orphée son chant pour épier et pour écouter cet oiseau, tellement sa voix est attractive, étrange et romanesque.»

Schamburgk, qui l'a aussi rencontré souvent dans les forêts du fleuve des Amazones, en raconte ceci: «J'entendis de curieux sons retentir dans l'intérieur de la forêt voisine, des sons qui paraissaient provenir de verres harmonieusement accordés, frappés les uns contre les autres. Jamais aucun son, jamais aucune voix d'un être quelconque des forêts de la Guyane ne m'avaient-ils surpris autant que les sons du Batteur de cloches. Que la Guyane

recèle des oiseaux ayant le don de la parole, c'est ce dont j'avais déjà fait l'expérience dans cette contrée, mais de pareils sons n'avaient jamais résonné à mes oreilles.»

On ne sait encore que fort peu des habitudes et de la manière de vivre de l'Araponga; les Indiens eux-mêmes n'en savent pas plus que ce qui en est connu jusqu'à ce jour. Le premier oiseau de ce genre que je vis à l'état de captivité, je l'ai vu, il y a seize ans, dans le Jardin d'acclimatation à Paris. J'éprouvai un plaisir inouï de revoir enfin cette ancienne connaissance de mon jeune temps. Depuis lors le Sonneur de cloches était devenu de nouveau une sorte de mythe pour moi, lorsque, il y a une dizaine d'années, lors d'un voyage à travers la Belgique, je rencontrais un bel exemplaire vivant au Jardin zoologique d'Anvers. Je fus bientôt d'accord avec le directeur, à propos du prix, et je fis l'acquisition de l'oiseau pour le jardin zoologique de Cologne où il fit résonner chaque jour son chant métallique.

Les premiers sons se firent entendre trois jours après son arrivée, peu de temps après le lever du soleil; ils ressemblaient d'abord à ceux que produisent deux verres frappés l'un contre l'autre, mais ils ne se firent entendre qu'isolément. Quelques jours après, l'oiseau devint plus hardi et son chant plus fréquent. Après deux ou quatre sons isolés, clairs et rudes, suivirent six à huit sons moins clairs qui succédèrent rapidement les uns aux autres et qui ressemblaient exactement à une sonnerie de cloches; puis il y eut une nouvelle pause avant que la seconde gamme ne se fît entendre, etc. — L'après-midi, vers une ou deux heures, le chant se répétait de nouveau. Ordinairement l'oiseau se tait lorsque plusieurs visiteurs se trouvent devant sa cage. En général, il reste assis tranquillement dans sa cage, juché sur son perchoir d'où il saute parfois en bas, pour y remonter immédiatement après; à son bac de nourriture il ne s'arrête que quelques instants. Les premiers aliments, consistant en pommes de terre cuites, en pain blanc et en figues hachées en petits morceaux, qui lui servaient de nourriture à Anvers, ne paraissaient pas lui convenir beaucoup. Je pris donc la résolution de lui donner une nourriture plus appropriée à sa nature, en ajoutant à sa nourriture ordinaire plusieurs sortes de baies sucrées; et, chose étrange, l'oiseau devint aussitôt plus gai et plus alerte, et son chant plus fréquent. Cette nourriture consiste, pendant la saison d'été, en cerises, en fraises des bois et en fraises ordinaires des jardins; plus tard, en framboises, baies de genièvre et de Sorbus aucuparia, mais toujours mêlées de pain blanc et de morceaux de figues, ou de corinthes secs hachés. En hiver, les baies susceptibles d'être séchées sont ramollies dans l'eau, puis mêlées à la nourriture journalière. De petits morceaux de poires sucrées, il les goûte également; mais il ne se soucie nullement d'insectes.

L'Araponga appartient à la famille des Oiseaux à parure

— Ampelidés — qui sont répandus en un grand nombre d'espèces et de formes dans l'intérieur de l'Amérique. Ils se distinguent, en général, par un appareil vocal caractéristique qui, au lieu de se trouver entre la bifurcation des deux branches, est situé devant celle-ci, à l'extrémité inférieure des tubes vocaux. Ces oiseaux sont, en général, de grandeur petite ou moyenne, à plumage éclatant ou bigarré, à bec tantôt large, tantôt épais et plat, dont l'extrémité entaillée se recourbe subitement. Ce sont, en somme, des êtres inoffensifs et bornés qui aiment avant tout l'isolement des forêts.

Notre oiseau est d'un blanc de neige, de la taille d'une grive. La queue est courte, plane, large, comme coupée en carré à l'extrémité. Les joues et la gorge sont dégarnies de plumes, d'un vert foncé violâtre. Le crâne est garni de courtes plumes blanches jusqu'à la base du bec; la caroncule charnue manque totalement à la base de celui-ci. Les pattes sont tant soit peu plus claires que la gorge.

A l'approche de la mue, vers la mi-octobre, l'oiseau devint plus silencieux et interrompit bientôt son chant. Après la mue, il redevint plus animé, mais à part quelques sons interrompus ressemblant à ceux produits par deux verres brisés cognés l'un contre l'autre, il n'a plus fait entendre des sons réellement métalliques. Son chant ne recommencera probablement pas avant l'arrivée du printemps. A la suite des expériences qu'il nous a été possible de faire, le chant de l'Araponga dure du 15 avril jusqu'au milieu du mois d'octobre. D'après ce que nous venons d'apprendre, plusieurs exemplaires vivants de cet oiseau, originaires du Brésil, ont été importés récemment en Europe.[1]) A part le nôtre, les Jardins de Londres et de Berlin en possèdent également quelques exemplaires. Il serait à souhaiter que l'introduction de ce genre d'oiseaux ne se bornât pas à ces quelques exemplaires, et il serait encore plus désirable que les autres espèces déjà décrites fussent également introduites en Europe à l'état vivant, dans l'intérêt de la science surtout. Car non seulement il nous manque les données nécessaires à la détermination des différentes espèces, l'anatomie comparée aussi ne possède que des notices restreintes sur les Sonneurs de cloches.

[1]) N'oublions pas que M. Nic. Funck est mort depuis l'année 1896 déjà. Luxembourgeois par naissance, il a été tour à tour directeur du jardin zoologique de Bruxelles et de celui de Cologne. L'article ci-dessus a été trouvé dans les manuscrits du défunt. C'est par piété que l'organe de la S. N. L. a entrepris, depuis 1910, de publier les articles encore inédits de M. Funck afin de rappeler à la mémoire de nos membres cet éminent explorateur luxembourgeois qui a passé une grande partie de sa jeunesse dans les forêts vierges du nouveau monde. Le Comité de la S. N. L.

Imprimerie P. Worré-Mertens, Luxembourg.